Pauline RENOUX-CARON, Cécile VINCENT-CASSY (éds.),
Les Jésuites et la Monarchie catholique (1565-1615)

Paris, Éditions Le Manuscrit, coll. « Fabrica Mundi », 2012, 446 p.

Bertrand Marceau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/45149>

DOI : 10.4000/assr.45149

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 356-358

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Bertrand Marceau, « Pauline RENOUX-CARON, Cécile VINCENT-CASSY (éds.), Les Jésuites et la Monarchie catholique (1565-1615) », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 12 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/45149> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.45149>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Pauline RENOUX-CARON, Cécile VINCENT-CASSY (éds.), Les Jésuites et la Monarchie catholique (1565-1615)

Paris, Éditions Le Manuscrit, coll. « Fabrica Mundi », 2012, 446 p.

Bertrand Marceau

RÉFÉRENCE

Pauline RENOUX-CARON, Cécile VINCENT-CASSY (éds.), Les Jésuites et la Monarchie catholique (1565-1615), Paris, Éditions Le Manuscrit, coll. « Fabrica Mundi », 2012, 446 p.

- 1 Réunies à l'occasion de l'un des programmes de l'agrégation externe d'espagnol, les contributions de ce volume embrassent un problème d'ensemble : la construction de la relation au politique par la Compagnie de Jésus à l'époque moderne, relation foisonnante qui s'articule dans les images de propagande, dans le but missionnaire, dans les méthodes d'évangélisation, dans le portrait du prince chrétien, dans la complexité du patronage royal, ou encore dans la perspective du martyr. Le contexte est ici celui de l'expansion des Jésuites et de leurs rapports avec la Monarchie catholique au tournant des XVI^e et XVII^e siècles. Bien connue grâce à une historiographie renouvelée, qui a inscrit l'étude de la Compagnie dans l'histoire des pratiques culturelles, des sciences ou des institutions, cette séquence est celle du développement important des Jésuites à cette période, au point que le supérieur général Claudio Aquaviva ou Acquaviva (1581-1615) a pu être considéré comme le second fondateur après Ignace de Loyola. En lien avec les différentes élites nobiliaires, marchandes et urbaines, la présence de la Compagnie, pour ne pas dire son emprise dans certains cas, se structure par le moyen d'établissements divers et imposants (maisons, collèges, noviciats ou églises), parfois plusieurs dans un même centre urbain, à l'image du collège de San Hermenegildo ou Saint-Herménégilde de Séville, fondé en 1580 et

comptant de 800 à 1 000 membres, ou du collège San Gregorio Magno ou Saint-Grégoire, fondé dans la même ville andalouse en 1592.

- 2 Dès l'abord, le volume se singularise par la connexion étroite entre un espace large et une problématique serrée de près, sur la place spécifique de la Compagnie, dont certains auteurs ailleurs ont même pu faire un hapax historique. Il apparaît ainsi que la dimension géopolitique du problème de l'apport des pères et des frères jésuites ne se réduit ni à la péninsule ibérique (malgré l'Union ibérique avec la couronne de Portugal de 1580 à 1640), ni même aux possessions espagnoles outre-Pyrénées (avec les Pays-Bas espagnols, la Franche-Comté espagnole ou les domaines italiens), mais s'étend bien au-delà, au-delà de la sphère catholique avec l'Angleterre et au-delà du continent européen avec l'Amérique espagnole par exemple. Le cas anglais met en lumière la bascule, alors considérée comme possible et souhaitable du point de vue catholique, du royaume anglican. Avec la contribution de Guy Lazure et Cécile Vincent-Cassy sur le cycle des saints rois anglais composés vers 1600 et conservée au sein du collège des jésuites anglais Saint-Alban de Valladolid (p. 195-234), se dégage ainsi la « manifestation d'une véritable politique des images » (p. 199), images dont on sera néanmoins tenté de regretter ici la taille petite et l'absence de couleurs, qui diminuent le plaisir oculaire du lecteur aussi bien que la capacité d'analyse de plusieurs illustrations. Loin des reconstructions téléologiques, ce programme politique incarné en iconographie permet néanmoins de restituer l'ampleur des vues espagnoles pour l'Angleterre, malgré l'échec de l'Invincible Armada en 1588, et cela par d'autres voies que l'affrontement confessionnel armé : « Si le moment jésuite de la Monarchie hispanique ne porta pas tous les fruits escomptés en Angleterre, en revanche, sur le continent, dans une autre terre de mission, les Flandres, la greffe prit bel et bien » (p. 222), dans un écho aux travaux d'Annick Delfosse sur la Vierge protectrice des Pays-Bas (dans son ouvrage de 2009). Dans la ville d'Anvers reprise en 1585 par les troupes espagnoles, c'est la formation en un demi-siècle d'une culture visuelle propre aux Jésuites qui est étudiée par Ralph Dekoninck (p. 145-165), reprenant et exemplifiant les arguments sur la production d'un environnement culturel et visuel de la Compagnie, arguments développés par Pierre Antoine Fabre (dans la *Revue de Synthèse* en 1999), sous la plume duquel on trouvera en outre ici une suggestive synthèse historiographique (p. 427-437).
- 3 Au delà du continent européen et de ses Indes intérieures en Andalousie ou en Cantabrie, où la Compagnie utilise aussi des relais laïcs (Marie-Luce Copete et Bernard Vincent, « Les Indes d'ici. Les missions intérieures jésuites en Espagne », p. 237-280), c'est toute la dimension ultra-marine de la Compagnie et de la Monarchie catholique qui apparaît en pleine lumière, notamment dans la contribution de feu Boris Jeanne, sur les « Franciscains et jésuites entre Rome et l'Amérique aux premiers temps de la Monarchie catholique » (p. 79-108). Le problème du centre/périphérie(s) est ainsi évacué au profit d'une analyse intégrant les différents centres que sont Madrid, Mexico, Lima, Palerme ou Rome, cette dernière ville constituant un axe de la Monarchie catholique. Il est remarquable de relire le débat de 1568 à 1592 autour de la nonciature apostolique permanente à Mexico, « institution évidemment incompatible avec le patronage des Indes qui exclut tout agent du pape, même temporaire, sur le sol américain » (p. 95). Or contrairement aux règles générales formalisées sous Grégoire XIII, règles qui restreignent l'envoi d'un nonce ordinaire à tout État souverain et indépendant, c'est la secrétairerie d'État du Saint-Siège qui pousse à l'établissement d'un nonce à Mexico, nonce que Philippe II refuse énergiquement, jusqu'à la

nomination de l'archevêque de Mexico, rentré à Madrid et sans espoir de retourner au Mexique. Partagés entre fidélité à Rome (à la Compagnie comme au pape) et fidélité au souverain espagnol, les Jésuites sont ainsi les jouets et les acteurs de nombreuses tensions, y compris nationales entre Castillans, Aragonais, Américains ou Italiens.

- 4 Certes, quelques-uns des postulats du volume pourront ici ou là être discutés. Par exemple, « il est établi que dans son mode de gouvernement, mais aussi dans la finalité qu'elle poursuit, la Compagnie de Jésus s'est démarquée des ordres traditionnels dès sa fondation » (p. 51). Or si la fondation de la Compagnie obéit à un schème légitimant de distinction, schème présent chez les acteurs contemporains comme dans l'historiographie, cela n'est que dans la mesure où les membres de la Compagnie naissante reproduisent la stratégie traditionnelle de distinction, seule à même de poser une organisation nouvelle comme légitime dans une Europe et même dans un monde ultra-marin surchargés des ordres et congrégations les plus divers, et non pas, par exemple, dans la centralisation efficace du fonctionnement. Autrement dit, il est loisible de considérer que c'est le succès sans précédent de la Compagnie à l'échelle du catholicisme globalisé plus que son mode de gouvernement ou sa finalité qui constitue la ligne de démarcation avec les ordres religieux traditionnels (contemplatifs ou mendiants), aussi bien qu'avec les ordres nouveaux. Ainsi, la contribution de Bernard Lavallé sur « La question du recrutement américain dans la province péruvienne de la Compagnie de Jésus au XVI^e siècle » (p. 367-391) indique bien que, arrivant au Pérou en 1568, où se trouvaient déjà installés depuis une génération d'autres ordres (Augustins, Dominicains, Franciscains et Mercédaires), les Jésuites ont pris appui sur l'expérience desdites autres congrégations pour introduire leur propre méthode de recrutement, notamment dans l'intégration très contrôlée de la première génération de créoles et de métis. Les créoles sont décrits négativement et Rome prescrit une sélection très restrictive afin de les limiter à une petite minorité dans les noviciats. Alors que les autres ordres font face à de nombreux problèmes de cohabitation au sein de leurs établissements, notamment chez les Dominicains où les créoles (groupe socialement important, quoique réduit numériquement) ont pris l'ascendant, les Jésuites assouplissent progressivement et non sans contradiction leur sélection, afin de lutter contre les problèmes de recrutement de plus en plus accentués au début du XVII^e siècle, au Pérou comme aux Philippines et au Mexique.
- 5 Alors que la concurrence des autres religieux était vive, avec des ordres réguliers anciens bien implantés ou des congrégations plus récentes aux succès remarquables, le développement de la Compagnie s'explique notamment par l'adéquation plastique aux besoins politiques, religieux et sociaux du temps. L'article de Pauline Renoux-Caron sur les « Ambitions jésuites autour de la fondation royale de Saint-Laurent de l'Escorial » (p. 49-78) montre explicitement que, alors que l'ordre des hiéronymites auquel est attaché Philippe II « n'est ni foyer de culture ni lieu d'évangélisation », « l'atout principal de la Compagnie » est en revanche « son sens aigu de la mission, sa capacité d'adaptation aux besoins de l'évangélisation et sa faculté à implanter sur le territoire des collèges servant à la fois de foyer culturel et de lieu de christianisation » (p. 71). En créant ou en investissant des lieux de savoir et de pouvoir, en innovant avec « des missions expérimentales, maritimes et circulaires » en Amérique ou aux Philippines (p. 304, n. 71), les Jésuites développent des ramifications multiples et polyvalentes, qui assurent le relais de la politique espagnole jusque dans les confins de l'Empire. Les inimitiés et les oppositions rencontrées par la Compagnie sont fortes, mais cela ne l'empêche pas de servir la Monarchie catholique tout en assurant l'intégration de

populations amérindiennes et leur évangélisation pacifique, comme dans le Chili étudié par Michèle Guillemont (« *Paraquaria* d'après les *Cartas anuas* (1609-1615) du provincial Diego Torres Bollo », p. 281-313).

- 6 Ainsi, c'est probablement l'appareil mental promu dans toutes les strates de la Compagnie qui produit un ensemble organisationnel suffisamment cohérent d'une part pour conserver son identité propre (la mission d'évangélisation globalisée à l'interface des séculiers et des réguliers) et suffisamment souple d'autre part pour s'adapter aux différents contextes locaux (religieux, politiques, culturels, linguistiques particulièrement). Cette action se déploie dans des formes parfois proches des pratiques européennes, comme les premiers grands conciles à Lima (1582) ou à Mexico (1585), ou parfois très éloignées de l'Espagne natale de nombre de missionnaires. Dans le cas des Philippines, lieu de rencontres de peuples et de cultures constituant « una realidad fronteriza múltiple » (p. 358), la chronique laissée par le P. Pedro Chirino (José Luis Betrán Moya et Eduardo Descalzo Yuste, « Allende los mares : la *Historia de la provincia de Filipinas* del padre Pedro Chirino, 1581-1606 », p. 315-365) révèle le processus « de intercambio cultural » (p. 358) à l'œuvre depuis au moins la création du premier diocèse philippin en 1579 et l'installation des premiers Jésuites à Manille en 1581. Ces structures ecclésiastiques, traditionnelles pour l'épiscopat ou plus récentes pour la Compagnie, encadrent l'effort missionnaire à partir de méthodes intellectuelles finalement peu neuves, à l'instar de l'empirisme aristotélicien, mais ces méthodes sont systématisées et globalisées sans doute pour la première fois à l'échelle du catholicisme. Dans cette perspective, ce riche volume apporte à la fois une série de dossiers bien délimités et des comparaisons multi-spatiales, contribuant notablement non seulement à l'historiographie du fait religieux, mais encore à l'histoire connectée, au-delà du cas jésuite et de sa dimension ibérique à l'époque moderne.